

Freud à la lettre

A. Harly

Séminaire du 14 mars 2001, Poitiers

« *L' Inconscient est structuré comme un langage* » : qu'en aurait dit Freud ?

Pour tenter de répondre à cette question, je me suis d'abord tourné vers le Freud qui invente la psychanalyse. C'est dans les premiers écrits, dans les premiers brouillons, les premières esquisses, c'est vers l'état naissant de la psychanalyse que je suis allé.

Notons tout d'abord que cette invention n'est pas une invention solitaire, qu'elle est une invention qui convoque en quelque sorte un autre, de l'Autre, une adresse pour qu'elle puisse se développer.

Cette adresse, il va la trouver comme vous savez chez quelques personnes comme le Docteur Joseph Breuer, c'est toute l'aventure des études sur l'hystérie, et aussi le Docteur Wilhelm Fliess dont la correspondance nous livre ce précieux moment de créativité ; c'est avec ce trio Breuer-Fliess-Freud que vont se dessiner les premières hypothèses, les premiers schémas, les premières notions et que vont se poser ainsi les premières pierres de l'édifice de la théorie psychanalytique dans le même mouvement qu'une praxis risquait ses premiers pas, prenait acte de ses premiers débuts, et faisait fructifier ses premières surprises.

Nous avons par les lettres de Freud à Fliess un précieux témoignage de ce processus de création, processus où nous pouvons prendre immédiatement la mesure de cette intrication dans la vie de Freud du factuel, de l'affectif et de l'émotionnel.

Dans sa lettre du 4 juin 1896 (Lettre 47) par exemple il informe son correspondant de son travail sur les paralysies infantiles et de l'apparition de l'hystérie jusqu'à quatre ans.

Le 30 de ce même mois de Juin (Lettre 48) il lui fait part de l'état de santé critique de son « vieux père » qui a 81 ans. Il se dit d'humeur sombre mais se réjouit de prochains échanges avec Fliess « à la manière de quelqu'un qui va pouvoir enfin assouvir sa faim et sa soif. »

Cela nous donne donc une idée de l'état d'attente où Freud se trouvait alors vis-à-vis de Fliess

et aussi, notons le, du caractère oral de son transfert à Fliess.

Dans sa lettre du 26 octobre 1896 (Lettre 49), Freud annonce à Fliess la mort de son père survenue le 23 octobre. Il se dit fatigué ou plus exactement : « *je suis vraiment fatigué* ».

Dans la lettre du 2 novembre 1896 (Lettre 50) il écrit : « *par l'une des voies obscures situées à l'arrière plan du conscient officiel, la mort de mon vieux père m'a profondément affecté* » et un peu plus loin : « *je me sens actuellement tout désemparé* ».

On entend donc là un homme pris dans le désarroi d'une grande perte et les manifestations dépressives du deuil.

Il évoque succinctement ses travaux, son ingénierie dans la psychiatrie, puis il lui raconte « un joli rêve » qu'il a fait pendant la nuit qui a suivi l'enterrement de son père (donc dans la nuit du 23 au 24 octobre 1896 si nous comptons bien) : « *Je me trouvais dans une boutique où je lisais l'inscription suivante : on est prié de fermer les yeux* ».

Il reconnaît dans la boutique du rêve celle du coiffeur où il s'était rendu le jour de l'enterrement et ayant du attendre, il arriva en retard à la maison mortuaire. Cela fut mal pris par sa famille. Il en déduit que l'inscription du rêve a un double sens, qu'elle signifie d'une part qu'il faut faire son devoir envers les morts (il s'agit en quelque sorte d'une excuse comme s'il avait manqué à ses devoirs) et d'autre part qu'il aurait eu besoin d'indulgence.

Il rattache cependant ce rêve à la tendance générale du sentiment de culpabilité que l'on trouve classiquement chez les survivants.

Dans la lettre suivante (Lettre 51), il se dit en plein travail et songe à une coordination qui permette d'installer sa colonne (sic) sur le socle de Fliess.

(À lire cette métaphore qui ne manque pas d'emphase et se laisser aller à en griffonner quelque chose cela pourrait donner la forme de la lettre « T » renversé soit « ⊥ »)

Il lui fait part de son choix d'épigraphe préliminaire à ses prochains travaux sur la psychologie de l'hystérie dont celle-ci en langue allemande que l'on peut traduire ainsi: « *Ils dépassent toutes les bornes, je crains un effondrement, Dieu ne présente pas les comptes à la fin de chaque semaine* ».

(On ne peut s'empêcher de l'entendre comme une association qui ferait suite au rêve évoqué dans la lettre précédente).

Le 6 décembre 1896 il écrit à Fliess une lettre qui deviendra célèbre, indexée comme la Lettre 52. Il y développe sa conception de l'appareil psychique en tant que processus de stratification de traces mnémoniques; il en parle en terme d'inscription.

C'est là quelque chose qui nous arrête et vient apporter sa contribution à notre étude de la thèse de Lacan d'un inconscient structuré comme un langage.

Mais nous sommes aussi suspendus pour une autre raison qui se dégage de la lecture de cette correspondance avec Fliess. Cette lettre dite 52 fut écrite un mois et demi après l'enterrement de son père et le rêve qui s'en suivit, rêve où l'inscription, justement, prend une place si centrale.

D'ailleurs dans la publication faite aux P.U.F. (du moins dans l'édition de 1973), de cette correspondance, par les hasards (?) de la pagination, ce rêve se trouve imprimé sur la page de gauche (p. 152) alors que la lettre 52 l'est sur la page en vis-à-vis à droite (p. 153)!

On retrouve une évocation de ce rêve dans la *Traumdeutung*, on peut donc supposer qu'il fut réécrit plus tard, en 1898-1899 d'après E. Jones, en tout cas l'énoncé en est modifié. On lit le texte suivant (p. 273, *L'interprétation des rêves*, P.U.F., 1971): « *la nuit qui précéda l'enterrement de mon père je vis en rêve un placard imprimé, une sorte d'affiche, quelque chose comme le "défense de fumer" des salles d'attente des gares. On y lisait:*

*On est prié de fermer les yeux
ou
On est prié de fermer un œil* ».

On constate donc d'abord qu'il y a un ajout au récit initial avec ce « *ou on est prié de fermer un œil* ».

Il s'entend que *fermer les yeux* ou *fermer un œil*, nous conduit vers des significations différentes dont Freud lui-même dégage immédiatement l'enjeu: chacune de ces formules a son sens particulier.

Il nous explique alors dans des termes proches de ceux choisis pour en rendre compte à Fliess, qu'ayant choisi un cérémonial simple pour l'enterrement de son père, sachant que son père pensait les choses ainsi, il s'est trouvé désapprouvé par certains membres de sa famille.

Les associations qu'il nous livre ici sont différentes de celles faites dans la lettre à Fliess. C'est d'ailleurs le cas de tout rêveur. Le récit qu'il fait

d'un rêve se trouve régulièrement modifié s'il en fait une reprise.

L'expression *fermer un œil* en allemand peut s'entendre comme user d'indulgence alors que fermer les yeux n'y a pas ce sens. (On ne retrouve pas cette dualité en français où l'on dit *fermer les yeux* pour *être indulgent*).

Freud souligne ensuite l'importance de ce ou qui est l'indication même que le rêve n'a pas réussi à trouver un mot unique, qu'il ménage une ambiguïté qui permet que les deux pensées puissent coexister.

Il généralise ensuite son propos en faisant valoir que devant les catégories de l'opposition et de la contradiction, le rêve ne les exprime pas et paraît ainsi ignorer le non, qu'il paraît ignorer la négation.

Pour être pertinente sa remarque universalisante laisse en plan des significations qu'il ne livre pas mais qu'on pourra aisément supposer soit si d'une part, le « *on est prié de fermer un œil* » a selon la langue allemande la signification d'être indulgent, nous avons d'autre part, avec *on est prié de fermer les yeux*, la possible manifestation d'un vœu de mort à l'égard du père.

On peut bien admettre que Freud ait eu à ce moment là quelque pudeur à livrer cette association. Mais là n'est pas véritablement ce qui nous retient: nous aurions avec Freud plus à prendre des leçons de courage que de leçons à donner.

Ce que nous soulignerons ici c'est une indication donnée ici par Freud et sur laquelle on passe aisément et qui est précisément une indication d'écriture: à propos de ces deux formules, il nous dit dans la *Traumdeutung* qu'il a pris l'habitude de les écrire ainsi:

On est prié de fermer $\frac{\text{les yeux}}{\text{un œil}}$

On peut noter plusieurs choses. Il dit précisément: « *ce que j'ai pris l'habitude d'écrire ainsi...* »; si c'est une habitude il nous laisse supposer qu'il l'a écrit de nombreuses fois, et que pour lui, c'est quelque chose qui insiste avec cette écriture, que c'est une écriture qui lui vient de l'Autre inconscient le sujet se réduisant alors à se faire l'outil scripteur de cet Autre.

Autre remarque: que cette écriture nécessite une sorte de mise en page de type mathématique, soit une formulation d'énoncés qui est ouverte à diverses valeurs, à divers sens. Le ou de la première proposition est représenté par la barre tracée par Freud. À quelle économie cette écriture répond elle?

Il ne s'explique pas là-dessus alors que l'évocation de ce rêve, ainsi que celui de *l'Injection faite à Irma* veut illustrer combien le rêve ne peut en aucune façon, exprimer l'alternative « *ou bien, ou bien* ». Il en réunit les membres comme équivalents. Cela ne veut pas dire qu'il y a alternative.

Cela sert à exprimer l'aspect confus d'un élément du rêve. Il nous invite à interpréter un pareil cas en mettant sur le même plan les deux membres de l'apparente alternative et de les unir par la conjonction « et ».

Voilà ce qu'il nous propose (cf. p. 275) et voilà pourtant ce qu'il ne nous semble pas véritablement mettre en œuvre, mais du moins nous laisse-t-il la possibilité de le faire.

Si on suit son indication d'interpréter le « ou » par un « et », alors il faudrait considérer que l'interprétation correcte serait : il y a un vœu de mort « et » il y a une demande d'indulgence.

Cela malgré tout nous laisse un peu court : la juxtaposition de ces deux vœux laisse en suspens l'articulation du désir de mort et celui d'une loi qui ne soit point trop féroce, et en quelque sorte que « Dieu ne présente pas les comptes à la fin de chaque semaine. »

Je vais me risquer à prolonger le propos de Freud à l'aide des propositions que nous fait Lacan à propos du « ou ».

En effet il nous semble que la proposition de Freud de considérer que du point de vue de l'inconscient le « ou bien, ou bien » puisse avoir la signification du « et » réduit les possibilités que la logique formelle mathématique nous donne et à partir de laquelle nous pouvons distinguer :

- le ou inclusif : soit l'un ou / et l'autre
- le ou exclusif : soit l'un ou l'autre

Comme nous le propose Lacan en particulier dans le séminaire XI sur *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964) et dans le séminaire sur « l'acte psychanalytique » (1967-1968), Christian Hoffmann l'a développé lors de nos deux dernières rencontres, nous pouvons concevoir une troisième modalité du ou soit le ou aliénant tel que nous pouvons l'apercevoir dans ce choix forcé : la bourse ou la vie.

Dans ce rêve que Freud a la générosité de nous livrer,

– si le ou est inclusif nous pouvons alors proposer l'interprétation suivante : bien qu'il y ait des vœux de mort, on est prié d'être indulgent.

– si le ou est exclusif : on est prié de fermer soit un œil soit les deux : soit c'est une indulgence éternelle, la faute est forclosée à tout jamais, soit c'est la vérité de ce désir de mort qu'aucune dette ne parviendrait à régler sinon en la réglant du prix de son corps, en payant dans le réel du corps sa dette à l'Autre.

« Il arrive parfois qu'une alternative difficile à représenter soit exprimée par la division du rêve en deux parties égales » concluait Freud. C'est nous qui soulignons. De toute évidence l'analyse de ce rêve est restée alors en suspens. S'agit-il seulement de pudeur ? Nous dirions simplement qu'il se trouve à la limite de ce qu'il peut articuler discursivement à ce moment-là de son analyse,

mais que pour autant engagé comme il l'était dans un mouvement de vérité, il nous laisse un matériel propre à risquer quelques hypothèses.

Poursuivons donc par quelques remarques :

1°) Cette alternative qu'il note dans l'énonciation du rêve *in* la *Traumdeutung* était absente dans la lettre à Fliess : il s'agissait alors de fermer les yeux un point c'est tout. Dans la deuxième version nous avons :

on est prié de fermer les yeux
ou
on est prié de fermer un œil

La mise en page semble suggérer qu'il reprend ainsi celle qui lui apparaît dans son rêve. Par contre ce qui s'entend comme étant un effet du travail sur le rêve, c'est l'habitude prise de l'écrire sous une forme qui opère une réduction du texte en manière de formule mathématique, le *on est prié de fermer* étant mis en facteur commun, une *barre de distinction* séparant les yeux d'un œil et venant ainsi s'équivaloir au *ou*.

2°) On pourrait encore noter une autre différence : avec Fliess, c'est-à-dire dans le transfert à Fliess, il est dit que c'est « un joli rêve que j'ai fait pendant la nuit qui a suivi l'enterrement » (p. 152). Dans la *Traumdeutung*, le rêve aurait eu lieu « la nuit qui précéda l'enterrement de mon père je vis en rêve un placard imprimé ». Certes l'adresse a changé, il n'écrit plus seulement pour le très cher ami Fliess mais pour un « cercle de spécialistes ».

Dans la préface de la *Traumdeutung*, (p. 2) il dit d'une part devoir se résigner pour des motifs scientifiques à exposer *aux yeux de tous* (c'est nous qui soulignons) beaucoup plus que sa vie privée, et d'autre part que « naturellement je n'ai pu résister à la tentation d'atténuer nombre d'indiscrétions par des omissions et des substitutions toujours au plus grand détriment de mes exemples. Je ne peux qu'exprimer l'espoir que le lecteur de ce travail, se mettant à la place difficile qui est la mienne, usera d'indulgence à mon égard » (c'est nous qui soulignons).

3°) Tout ceci vient insister de telle façon qu'il nous autorise à prendre au sérieux ce qui résiste dans le propos de Freud et ce qui s'impose à lui par cette écriture et cette adjonction d'une barre.

Et puisque somme toute nous pouvons bien nous considérer du cercle des spécialistes à qui il l'adresse, rien ne nous empêche de poursuivre ce qui est laissé ouvert à notre interprétation.

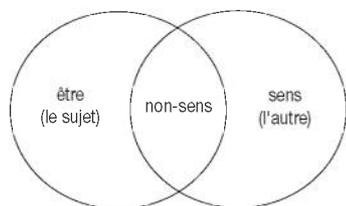
Pour avancer nous proposons de reprendre le troisième type de *ou* que Lacan ajoute à ceux retenus par la logique formelle, soit le *ou* de l'aliénation. C'est celui du choix forcé. Il ne s'agit ni du *ou* inclusif ni du *ou* exclusif tel que la logique nous les propose.

Ce *ou* de l'aliénation ne se laisse pas formaliser strictement par la mathématique, cependant il existe bel et bien dans le langage comme dans

des formules du type : la bourse ou la vie, la liberté ou la mort. Dans ce type de choix Lacan fait remarquer qu'intervient un facteur particulier qu'il nomme « facteur létal ». Il s'agit tout simplement de la mort du sujet.

La logique du choix forcé structure ce que Lacan nomme le « *Vel de l'aliénation* ». Le sujet y montre sa division puisqu'il « *apparaît d'un côté comme sens, produit par le signifiant, de l'autre il apparaît comme aphanisis* », c'est-à-dire comme un mouvement de disparition que Lacan nomme *fading* du sujet.

Si le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant, le signifiant se produisant dans le champ de l'Autre, alors il fait surgir le sujet pour aussitôt le réduire à n'être plus qu'un signifiant.



Ce Vel qui est un choix forcé a la particularité de conduire quel que soit le côté choisi à un « ni l'un ni l'autre ». Il s'agit en apparence d'un choix exclusif, mais on s'aperçoit qu'un côté est forcément refusé et que le côté choisi échappe aussitôt ou comporte un manque irrémédiable.

Si « nous choisissons l'être, dit Lacan, le sujet disparaît, il nous échappe, il tombe dans le non-sens [...], si nous choisissons le sens, [...] le sens ne subsiste qu'écorné de cette partie de non-sens qui est, à proprement parler ce qui constitue, dans la réalisation du sujet, l'inconscient ».

Si nous prenons en compte cette proposition de Lacan du Vel de l'aliénation en quoi cela nous aide-t-il à saisir ce que le rêve de Freud met en jeu ?

Bien sûr que Freud dans la question qui est la sienne choisit le sens. Il en propose un immédiatement à Fliess, et quelques années plus tard, rédigeant la *Traumdeutung*, il en propose sinon un autre du moins une proposition plus complexe ; pour autant cette nouvelle proposition reste éminemment incomplète, par souci de discrétion certes, mais aussi parce que son choix ne peut qu'écorner le sens qu'il nous propose d'une partie de non-sens, et que c'est ici que se constitue à proprement parler la réalisation du sujet, l'inconscient. Ce non-sens lancé dans le monde, de par notre place vis-à-vis du texte de Freud nous entraîne vers d'autres propositions.

Faisons ici deux remarques. La première remarque concerne un élément qui n'est pas analysé par Freud soit le support de l'inscription dans le rêve : un placard imprimé lit-on dans la première version, un placard imprimé, une sorte d'affiche dans la deuxième. Et d'ajouter cette indication : « quelque chose comme le "défense de

fumer" », qui ne manque pas de volutes si j'ose dire quand on sait l'importance de son tabagisme qui ne sera pas sans conséquence sur le cancer qui le conduira lui aussi à son terme d'une manière qui a pu être considérée comme prématurée : je suggère que nous avons là un indice de ce qui se passe en silence comme il se doit de la pulsion de mort.

La deuxième touche à l'écriture de Freud soit cette barre de distinction entre les yeux et un œil qui vient équivaloir au *ou* de sa première proposition. On pourrait convenir que *par cette écriture même il en laisse plus à lire qu'il n'en articule dans son interprétation*. Nous pourrions faire l'hypothèse que s'écrit la cette part de non-sens qui lui échappe du fait même de son choix. Et du même coup il nous livrerait par ce trait quelque chose de l'ordre de la lettre en tant que son lecteur serait ici attendu.

Alors, le serions-nous, ce lecteur ?

Si nous suivons une judicieuse remarque de Stéphane Thibierge à propos de la lettre qui en appelle, nous dit-il, à deux mouvements distincts, celui de la reconnaissance et celui de l'identification, nous sommes ici dans la posture de reconnaître une écriture donc au moins une lettre, sans cependant être en mesure de l'identifier pour l'instant. Nous pouvons la reconnaître comme signe, mais pas encore comme signifiant, bien que nous en posions l'hypothèse. Ou encore pour le dire autrement nous faisons la supposition d'une lettre qui attend son lecteur. Cette lettre aurait donc ici ce caractère très simple : « - »

En attendant de savoir la lire, je vous propose de passer à une lettre suivante, la célèbre Lettre 52.

C'est comme je vous le disais une lettre de Freud adressée à Fliess, un mois et demi après la mort de son père, lettre datée du 6 décembre 1896.

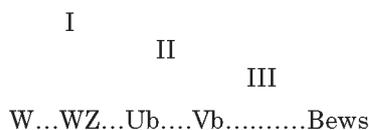
Entre parenthèses vous auriez tout avantage à laisser de côté la traduction qui en est proposée par Anne Berman dans l'édition des P.U.F. et à en préférer une autre, par exemple celle d'Anne Porge et de Mayette Viltard que l'on trouve dans le numéro 1 de la revue *Littoral* (Édition Érés). En effet ces traductrices s'attachent à cette gageure de produire une lecture française de ce texte allemand en privilégiant non le sens mais la lettre. Peut-être en existe-t-il d'autres traductions¹.

C'est un texte essentiel situé entre *l'Esquisse* et *La science des rêves* au moment où Freud découvre que ses rêves sont à lire comme une écriture idéographique. Il s'impose alors une opération de déchiffrement, de traduction, de réécriture où les métaphores biologiques sont nouées à l'écrit. Je vous en rappelle succinctement les articulations essentielles.

Dans la soirée du 6 décembre 1896, après avoir fait une journée de 10 heures de travail, il se dit mort de fatigue mais intellectuellement dispos. Cela pourrait nous indiquer que l'état de fatigue et de deuil dont il témoignait fin octobre est bien dépassé, qu'il se trouve maintenant dans un moment de créativité.

L'hypothèse qu'il développe alors est que le « mécanisme psychique » (il ne parle pas encore d'appareil psychique) pourrait se concevoir comme une stratification (*Aufeinanderschichtung*). Cette structure stratifiée va déterminer un fonctionnement tel que les traces mnésiques qu'elle contient subissent de temps en temps des « *umordnung* », soit des réarrangements, des réordonnements selon de nouvelles relations associatives, ce que Freud appelle « *umschrift* » soit une transcription, une réécriture. Telle est une des nouveautés de ce texte : d'un niveau à l'autre de ce système stratifié, il y a recombinaison, remaniement des souvenirs élémentaires en fonction de nouveau critère commandé par la strate où se trouve alors cette trace mnésique.

Freud dessine un schéma de cette organisation neuro-psychique, beaucoup moins neuronique et beaucoup plus psychique si l'on peut dire que dans *l'Esquisse*.



L'appareil fonctionne de gauche à droite.

W est l'abréviation de *Wahrnehmungen* : c'est l'ensemble des neurones qui servent de supports aux phénomènes de perception ; c'est la perception, l'impression du monde extérieur en tant qu'expérience primitive, impression qui n'est pas une expérience de conscience (ce n'est donc pas une expérience en tant que tel), mais c'est une impression qui va cependant s'inscrire comme *Niederschrift*, comme inscription, dans le sens de quelque chose qui est de l'ordre du signe, quelque chose qui est de l'ordre de l'écriture.

« Ce n'est pas moi qui lui fait choisir ce terme » s'exclamera Lacan 63 ans plus tard (*in* sa leçon du 9 décembre 1959). On trouve en effet dans cette lettre plusieurs mots composés avec le radical *schrift* : *Niederschrift* (inscription, couché par écrit), *Umschrift* (réécriture, transcription), *Umschreiben* (réécrire), *Überschrift* (transcription ou écrit par dessus...)

Pour Freud il y a un élément essentiel c'est que le phénomène de conscience et le phénomène mémoire s'excluent l'un l'autre. C'est quelque chose qui s'impose à lui dans le maniement de ce système, idée qu'il a déjà donnée dans *l'Esquisse*, mais dont la paternité éditoriale semble revenir à Breuer.

À la suite de ce temps de la perception se succèdent trois enregistrements qui concernent les traces mnésiques inconscientes mais capables de devenir conscientes.

Le premier, en **Wz** (probablement *wahrnehmungszeichen*) où s'accumulent des traces mnésiques associées selon des relations de simultanéité (*nach gleichzeitigkeits assoziationen gefügt*).

Ensuite en **Ub** (pour *Unbewusstsein*) les traces mnésiques sont réarrangées selon une relation de causalité et forment des *Begriffs-erinnerungen* : c'est un néologisme difficile à traduire que certains entendent comme de l'ordre du concept ; on pourrait proposer : souvenir d'un concept intérieur. Lacan souligne dans sa leçon du 5 février 1964 que c'est là où pour Freud s'établissent les pré-relations entre processus primaire et ce qui en sera saisi au niveau du préconscient. Freud estime t-il a la certitude que cela concerne le rapport avec la causalité.

Enfin en **Vb** (pour *Vorbewusstsein*) se produit la troisième transcription des traces mnésiques, qui sont maintenant reclassées selon leurs liens aux représentations de mot (*Wortvorstellungen*) et correspondent, dit Freud, à notre moi officiel.

Maintenant ces traces mnésiques peuvent devenir conscientes, passer dans la conscience en *Bews* (pour *Bewusstsein*) à condition qu'elles s'associent à des représentations de mot, investies au sens d'être activées hallucinatoirement.

Alain Cardon dans sa présentation de l'article de 1915 « *das Unbewusst* » avait souligné le schéma assez proche que l'on y trouve.

L'association de traces mnésiques aux représentations de mot correspondantes relève de ce que Freud nomme *sekundäre Denkbewusstsein*. la réutilisation de ces traces mnésiques relèvent de la pensée dirigée (*Denkbewusstsein*), ce qui est peut-être qualifié de secondaire (*sekundäre*) par rapport à la perception qui peut être considérée à ce niveau d'approximation comme primaire.

Voilà résumé à grands traits le schéma que Freud griffonna ce soir là ce qui n'est pas si mal après une journée qui aligne ses 10 heures de travail.

Mais il n'en reste pas là. Ce schéma, ce circuit il le conçoit à partir de son expérience clinique, et en particulier avec sa clinique des psychonévroses de défense.

L'appareil psychique de ses malades le conduit vers les phénomènes de mémoire en tant qu'il y a des ratages. C'est la névrose qui va lui révéler l'inconscient en tant que mémoire.

Le système de la défense est normal. La défense devient pathologique quand ce qui a été censuré au bon niveau, est passé dans un autre registre. La défense pathologique consiste à refuser la traduction des traces mnésiques ; il y a des phénomènes insolites dans la mesure où ce qui

vaut dans une strate du circuit ne vaut pas dans une autre.

Le refoulement est alors le résultat d'un défaut, d'une défaillance, d'un manque de traduction dans les *Vortvorstellung* préconscients, et il porte sur les *Vortellungs repraesentanz*.

Pour rendre compte des ratages d'enregistrement que sont les névroses, Freud va poser une nouvelle hypothèse : la succession des enregistrements correspond à la succession chronologique des époques de la vie ; il y a une opération de traduction (*Übersetzung*) au moment du passage de la limite entre deux époques successives.

Freud définit alors ces époques comme des tranches d'âges de la vie entre 0 et 1 an 1/2, 1 an 1/2 et 4 ans, 4 ans et 8 ans, 8 ans et 15 ans, et au delà. Cependant ce découpage laisse « à l'arrière plan... l'idée de zones érogènes abandonnées ». Ce qui déjoue la perspective historique qu'on pensait y trouver tout d'abord.

Pour conclure

Nous avons avec cette lettre 52 un schéma déjà très élaboré du fonctionnement psychique en tant que mémoire stratifiée, en tant que système d'inscription de traces mnésiques. Ce fonctionnement est présenté comme un circuit où cela ne tourne pas rond en quelque sorte puisqu'il est marqué par des discontinuités qui relèvent d'une logique linguistique où les traces mnésiques pour passer d'une strate à l'autre doivent subir une opération de traduction.

Nous avons donc la présentation d'un système qui implique une certaine topologie articulée à une structuration de type linguistique.

Cette présentation n'est pas sans conséquence, et déjà celle-ci : en usant du terme d'écrits (*Niederschrift, Umschrift*) cela conduit, pas moins que cela, à concevoir une présence du langage dans le réel.

Il y en a une autre qui se présente sur un mode paradoxal, c'est que si la perception est soumise au principe de plaisir, la pensée n'est pas identifiable pour autant au principe de réalité. La pensée est saisie comme inconsciente ; elle produit des signes qui doivent être traduits aux différentes frontières. Et c'est dans la mesure où la structure signifiante s'interpose entre la perception et la conscience que l'inconscient intervient ; à ce niveau de l'élaboration freudienne, c'est la structure de l'expérience accumulée qui git et y reste inscrite note Lacan.

Freud situe le refoulement comme le résultat d'un manque de traduction, dans les *Wortvorstellung* préconscients. Et il ajoute cette curieuse remarque que la défense (*Abwehr*) réussit le refoulement. Je propose de l'entendre ainsi :

l'accès de l'homme au réel se fait par la voie d'une défense primaire, défense dont il nous faire l'hypothèse qu'elle existe avant que ne se formulent les conditions du refoulement.

C'est éminemment le germe de ce que Freud articulera en 1915 dans son article « *das Unbewust* » qui nous fut commenté par Alain Cardon et qui met en tension le refoulement proprement dit ouvert aux aléas de la traduction et le refoulement primaire comme réussite de la défense en tant que condition du fonctionnement psychique.

Prémices aussi de ce qui se développera dans son article de 1925 *Die Verneinung*, la dénégation s'exerce sur les représentations de mots : ce qui est refoulé se trouve pour le sujet à la fois présentifié et en même temps renié.

Pour terminer revenons sur le *ou* qui surgit dans ce rêve de Freud, *ou* qu'il nous avait invité à interpréter comme un *et*, ce que justement il ne fait pas lui même dans l'analyse de son rêve, évitement qui se présentifie par ce tracé, par de ce trait insistant dans l'écriture.

Nous pourrions être tentés ici par l'idée que ceci serait donné à lire, serait de l'ordre du chiffrage, de l'ordre de la lettre, d'une lettre qui pourrait être quelque chose comme un *i* couché.

Ce *i* couché, ce *i* tombé en quelque sorte, serait-il l'indice de ces zones érogènes abandonnées ?

Si nous avons pu entendre combien la pulsion orale était impliquée dans son transfert à Fliess et l'on peut s'autoriser à concevoir que la pulsion scopique était convoquée spécialement ici à propos de la mort du père, alors serait-il si hasardeux de situer son tabagisme comme la tentative de ressaisir l'objet perdu ou du moins d'en réduire la perte sèche par un objet métonymique ?

On sait combien la tendresse maternelle marqua la vie du créateur de la psychanalyse. A un âge avancé les élèves révérencieux du maître ne manquaient pas d'être surpris quand sa mère l'interpellait ainsi : *Meine goldener Sigi*, (mon *Sigi* en or). Alors nous pourrions avancer que ce petit nom porté par la tendresse maternelle, il prenait le risque d'en perdre quelque chose pour devenir Sigmund.

Pour devenir le créateur de la psychanalyse, il lui fallait prendre ce risque de perdre le petit *i* de la tendresse. Disons alors : c'est ce qui tombe effectivement et qui s'écrit avec ce trait.

C'est ce qui est tenté d'une récupération dans le symptôme du tabagisme, y compris peut-être dans le trait dessiné par son célèbre cigare ce que l'iconographie n'a pas manqué de nous transmettre, c'est-à-dire de nous masquer. ○

1 Depuis la rédaction de ce texte le Bulletin de l'A.L.I. a publié dans son numéro 95 de novembre 2001 le texte original de la lettre 52 (aujourd'hui 112) avec une traduction et une introduction dues à J.-P. Hiltenbrand.